

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 8 (1870)  
**Heft:** 51

**Artikel:** Lettre d'un mobile breton  
**Autor:** Coppée, François  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-180995>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 03.12.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

présence; qu'on allongéât ses jambes sur les sièges des fauteuils. De plus, avec leurs regards qui voient tout sans paraître rien voir, elles pouvaient remarquer que vous ne portiez pas de linge blanc ou que vous n'aviez pas les mains propres.

Enfin elles n'aimaient que médiocrement les cartes et ne jouaient qu'avec une prudence à désespérer. Elles ne connaissaient pas encore les entraînantés évolutions du piquet, ni les terribles émotions du brelan; elles jouaient simplement pour se distraire et n'avaient point encore cessé d'être femmes.

Certes, de pareilles mœurs ne procuraient aux hommes qu'un bonheur très imparfait. Ils allaient donc le compléter au cercle.

Et on était fier, on se croyait les émancipés de la tyrannie féminine. Les hommes entre deux âges, dans la fréquentation des jeunes gens, prenaient leurs manières et leur langage, et réciproquement. Les uns étaient enchantés et pensaient rajeunir, les autres étaient superbes et se posaient en hommes mûrs.

On y perdit l'esprit de famille et l'antique vénération du foyer domestique. Adieu les douces joies de la vie intérieure, les suaves épanchements, les intimes confidences; adieu le culte des dieux pénates, la poésie de la maison et du sourire des enfants; adieu les naïves causeries et les conseils de l'aïeule; adieu la paix du cœur et la sagesse de l'âme:

Mais aussi la ville de \*\*\* avait son cercle et n'en-viait plus rien à la capitale!...

#### Lettre d'un mobile breton.

Maman, et toi, vieux père, et toi, ma sœur mignonne,  
Ce soir en attendant que le couvre-feu sonne,  
Je mets la plume en main pour vous dire comment  
Je pense tous les jours à vous très tendrement,  
Très tristement aussi malgré toute espérance;  
Car bien qu'ayant juré de mourir pour la France  
Et certain que je suis d'accomplir mon devoir,  
Je ne puis pas songer au pays sans revoir  
La maison, le buffet et ses vaisselles peintes,  
La table, le poiré qui mousse dans les pintes,  
La soupière de choux qui fume et qui sent bon  
Entre les vastes plats de noix et de jambon,  
La sœur et la maman priant, les deux mains jointes,  
Avec leurs bonnets blancs et leurs fichus à pointes,  
Et papa qui, pensant que je manque au souper,  
Fait sa croix sur le pain avant de le couper.  
Laissons cela. D'ailleurs je reviendrai peut-être.  
— Donc nous sommes campés sous le fort de Bicêtre  
Avec monsieur le comte et tous ceux de chez nous.  
Je vous écris ceci mon sac sur les genoux,  
Sous la tente, et le vent fait trembler ma chandelle.  
Bicêtre est une sombre et forte citadelle,  
Où des Bretons marins, de rudes compagnons,  
Dorment dans le caban auprès de leurs canons,  
Tout comme sur un brick à l'ancre dans la rade.  
Aussi j'ai trouvé là plus d'un bon camarade  
Parti depuis longtemps entre le ciel et l'eau,  
Car St-Servan n'est pas bien loin de St-Malo,  
Et nous avons vidé quelquefois un plein verre.  
Mon bataillon était de la dernière affaire,  
A preuve que Noël, le cadet du sonneur,

Comme on dit à Paris, est mort au champ d'honneur.  
Il avait un éclat de bombe dans la cuisse,  
Il saignait, il criait. Je ne crois pas qu'on puisse  
Voir cela sans horreur, et chacun étouffait;  
Mais nos vieux officiers prétendent qu'on s'y fait.  
On nous a porté tous à l'ordre de l'armée,  
Moi, j'ai tiré des coups de feu dans la fumée  
Et j'ai marché toujours en avant sans rien voir,  
Enfin on a sonné la retraite, et le soir  
Un vieux, au képi d'or, qui tordait sa barbiche,  
Et qui de compliments paraît être assez chiche,  
Nous a dit : nom de nom, mes enfants, c'est très bien,  
Et quoiqu'il blasphémât, c'est vrai, comme un païen,  
Et qu'il lançât sur nous un regard diabolique,  
Nous avons tous crié : « Vive la République. »  
— Ce mot-là, c'est toujours du français, n'est-ce pas?  
Quelques-uns d'entre nous se plaignent bien tous bas  
Et sont avec raison mécontents qu'on ricane  
De notre vieil abbé qui trousse sa soutane,  
Marche à côté de nous droit au devant du feu.  
Il parle à nos blessés du pays et de Dieu;  
Mais aux mauvais railleurs nous faisons la promesse  
De bien montrer comment on meurt après la messe.  
— Nous avons traversé Paris, il m'a fait peur;  
Puis nous l'avons trouvé dans la grande stupeur,  
Sombre et lisant tout haut les journaux dans les rues.  
Huit jours les habitants logèrent les recrues;  
Nous étions, Pierre et moi, chez des bourgeois cossus,  
Où nous fûmes assez honnêtement reçus.  
Pourtant j'étais d'abord chez eux mal à mon aise  
Et je restais assis sur le bord de ma chaise,  
Confus de l'embarras où nous les avions mis.  
Mais leurs petits enfants devinrent nos amis;  
Ils riaient avec nous, jouaient avec nos armes  
Et couvraient, les démons! de leur joyeux vacarme  
Le bruit que nous faisons avec nos gros souliers.  
Bref, nous sommes partis bien réconciliés,  
Et les jours de congé, nous leur faisons visite.  
— Allons il faut finir cette lettre au plus vite,  
Car le clairon au loin jette ses sons cuivrés.  
Je ne sais pas encor si vous la recevrez,  
Mais je suis bien content d'avoir suivi l'école,  
Grâce au savoir, qu'on raille au pays agricole,  
Me voilà caporal avec un beau galon,  
Et puis je vous écris ces mots par le ballon.  
Maintenant au revoir, chers parents, je l'espère,  
Si je ne reviens pas, ô ma mère, ô mon père,  
Songez que votre fils est mort en défenseur  
De notre pauvre France; et toi, mignonne sœur,  
Quant tu rencontreras Yvonne à la fontaine,  
Dis-lui bien que je l'aime, et qu'elle soit certaine  
Que dans ce grand Paris, effrayant et moqueur,  
Je suis toujours le sien et lui garde mon cœur.  
Baise ses cheveux blonds, fais-lui la confidence  
Que j'ai peur du grand gars, qui lui parle à la danse;  
Dis-lui qu'elle soit calme et garde le logis  
Et que je ne veux pas trouver ses yeux rougis.  
— Adieu. Voici pour vous ma tendresse, est extrême  
Et je signe en pleurant :

« Votre fils qui vous aime, »

François COPPÉE.